

— Mais... non. Seulement, tu le sais, dans cette maladie, il faut un peu de patience. Tu attendras donc que les rougeurs aient disparu.

Tout fut inutile. Je voulais savoir ; ma mère dut se rendre à mon désir. Je pris la glace et poussai un cri !... Était-ce bien moi ! Ce visage gonflé, rouge et livide en même temps me fit peur... Je perdîs connaissance en murmurant le nom d'André...

Je revins à moi en sentant les larmes de ma mère baigner mon front, en recevant la douce caresse de ses baisers. Je l'entourai de mes bras et éclatai en sanglots.

— Du courage ! me disait-elle. Tout cela disparaîtra...

— Oh ! non, c'est bien fini. Je m'y résignerai peut-être, moi ; mais que pensera André ?

— André t'aime sincèrement. Si ton visage ne redevient pas aussi beau qu'il l'était, ton cœur sera toujours le même ; c'est la seule chose importante.

Hélas ! je n'étais pas consolée. Une voix intérieure me disait que l'affection d'André, cette affection sur laquelle j'avais fondé mon bonheur, allait subir une atteinte irrémédiable.

J'en demeurai accablée ; pendant plusieurs jours, je ne pus penser à autre chose.

Une autre douleur me rappela à la raison. Ma mère s'alita de nouveau. Cette fois, aucun espoir ne put nous être laissé. A peine convalescente lorsque j'étais tombée malade, ma pauvre chère mère n'avait pas voulu souffrir être aidée dans les soins qu'elle me prodiguait.

Le danger qui me menaçait soutenait ses forces ; mais, le péril passé, la nature violentée succombait. Je ne me levai de mon lit que pour aller veiller près de celui de ma mère et assister, presque désespérée, aux progrès effrayants du mal.

Elle vécut encore deux semaines ; puis, un matin du mois de septembre, alors que je la croyais reposée par un sommeil paisible, elle prit ma main et, d'une voix si faible qu'à peine je l'entendis en collant mon oreille à ses lèvres :

— Adieu ! ma pauvre Martine, me dit-elle. Console ton